

LES MÉMOIRES D'UNE OPHÉLIE PAR MARIE ROUSSEL

XIII

(Suite.)

Le docteur Marinolini semblait inquiet et triste; il craignait mon désespoir en me séparant de Rosetta, et ma santé chancelante lui faisait appréhender un dénouement fatal.

Le docteur Marinolini était généreux: il avait été contraint de voir bien des souffrances cachées, la douleur n'avait plus de secret pour lui, et il savait sourire aux affections sincères. Il partageait les chagrins des uns et s'associait aux joies des autres et il comprit qu'il lui fallait aller préparer la mère de Rosetta au bonheur de revoir son enfant. Le docteur Marinolini partit pour l'Espagne, et, avant de quitter mon chaume, il jeta un regard inquiet sur ce bois, qui m'entourait, en pensant à mon isolement, lorsque Rosetta n'y serait plus.

Je présentais toutes les tortures d'une si douloureuse séparation, mais il fallait me résigner à souffrir et à vivre loin de toute affection. L'isolement me paraissait sombre et ma chaumière semblait déjà vide, mes chers souvenirs reflétaient la plus noire tristesse. Tout était muet dans la nature. Je n'entendais plus ces doux murmures qui étaient pour moi un chant d'amour. Rosetta n'égayait plus mon petit verger. Elle était muette; je ne pouvais même pas lui arracher la dernière espérance d'être toujours aimée; d'autres affections remplissaient déjà son âme. Sa pensée ne berrait pas mon souvenir, son cœur ne m'appartenait plus, son regard, errant dans la vague, me disait qu'elle cherchait une ombre dans les brumes de l'horizon.

Son indifférence était le prélude de l'oubli, qui devait achever la séparation. J'allais rester seule, pleurant devant des tombeaux, et cette vie sans but, cette avenir sans projet m'ennuïsaient.

XIV

Rosetta n'était plus dans cette chaumière que nous avait si longtemps abritées. Je me retrouvais encore seule dans ce vaste univers. J'étais dans la campagne sans apercevoir un regard aimant, un sourire gracieux, un reflet d'amitié, dans ce grand horizon. Tout m'avait abandonné..... Mes larmes se mêlaient à la rosée du matin, quand je demandais à la fleur ce souffle brillant, que Rosetta avait caché dans son calice embaumé, mes sanglots s'élevaient dans l'espace, et nul écho ne répétait mes tristes plaintes.

J'appuyais contre un arbre ma tête fatiguée par mes douloureuses réflexions. L'aube naissait à nu faire luire ce rayon d'espérance, qui devait dissiper ce nuage de tristesse qui obscurcissait mes jours; la nuit n'était plus que d'épaisses ténèbres, et de beaux rêves n'égayaient plus mon sommeil.

J'étais malheureuse, le profond silence de Rosetta me torturait et je me disais: "La fragilité des affections terrestres font envier les béatitudes célestes."

Rosetta ne pensait plus à moi; l'espace nous séparait et la pensée ne nous rapprochait plus.

Je parcourais sans but des sentiers isolés battus par l'orage. L'étoile solitaire, brillant dans le ciel pur, fixait mon regard; mais les feuillages, les arbustes disparaissaient dans le brouillard, me laissant le souvenir de Rosetta qui avait si souvent rempli l'horizon nuageux de ses rêves, de son désir de retrouver sa mère. La nature me rappelait Almah, dont le pinceau habile avait esquiss

sé de charmants paysages, qui avait dérobé aux fleurs leurs couleurs éclatantes tout en me murmurant tout bas leurs noms, avait emprunté aux astres leur clarté, aux papillons leur ombre. L'immensité embaumée, veillée et palpitante me parlait de Dieu, mais les bois étaient silencieux et je me sentais loin de toute affection terrestre. Chaque matin, j'attendais quelques mots écrits par Rosetta qui eussent été comme un écho de sa voix tendre. Je voyais fuir, au déclin du jour, ma dernière espérance. Elle me refusait même l'assurance qu'en Portugal je possédais une âme aimante, dont je n'étais pas oubliée. Le docteur Marinolini m'avait annoncé le retour de Rosetta dans son château, le bonheur de sa mère, son enivrement en pressant dans ses bras cette enfant qu'elle avait cru morte, et la tristesse de Rosetta en ne trouvant pas celle qui avait protégé son enfance et qui n'avait pu supporter le malheur d'être séparée d'elle. Je me retraçais, en versant d'abondantes larmes, cette rencontre heureuse. Ma vie s'écoulait dans le chagrin, je me sentais plus les palpitations d'un cœur aimant, je ne voyais plus des regards affectueux, ma chaumière était déserte. Je recevais parfois quelques pauvres qui, fatigués par des longues routes dans les montagnes, me demandaient un abri. J'écoutais les lamentables confidences de ces malheureux accablés par de poignantes douleurs, endurant toutes les tortures d'une grande misère. En allant puiser à la fontaine, je vis une jeune paysanne, assise à l'ombre d'un grand arbre.

La souffrance se peignait sur son joli visage; ses beaux yeux noirs, voilés par des larmes, avaient une douce expression, et sur son front caudide flottaient au caprice du vent des boucles blondes.

Elle était belle, et sa modestie la faisait se dérober aux regards indiscrets, elle ne sembla pas troublée, l'émotion lui était inconnue; l'amour n'avait pas effleuré cette âme pure, qui adorait Dieu dans les champs, son refuge. Je m'approchais d'elle en souriant, elle me rappela Almah; je l'entraînai dans ma chaumière, la sympathie nous avait rapprochés, elle devait partager mes peines et vivre sous ce chaume, qui allait être le sien. Doriska avait vingt ans, sa jeunesse inspirait la plus profonde compassion, elle était pauvre dans la mansarde d'une vieille paysanne, elle se blottissait chaque soir, grelottant près d'une lampe à demi éteinte, elle travaillait le jour, et dérobaît au sommeil les quelques heures de la nuit, pour secourir cette pauvre octogénaire, qui ne lui avait pas refusé un aile, quand elle avait pour toute patrie la nature sauvage, et pour confidente les oiseaux errant dans les champs.

Cette jeune paysanne, en jouant avec ses brèves sur l'herbette, regardait souvent le vaste infin, et voyait dans ces merveilles une puissance divine. Ses yeux embrassaient l'horizon avec confiance. Un avenir souriant lui apparaissait même à travers le plus épais brouillard. Elle pressentait qu'une joie enchaînerait son âme..... cependant, le doute parfois l'envahissait. Ce rêve qu'elle avait souvent vu s'effacer, ce désir de compter une affection en ce monde, elle le voyait se dissiper en retrouvant un abri dans sa modeste chaumière, et de posséder en moi une amie..... Doriska avait espéré, elle avait prié, aimé et rêvé, le bonheur lui souriait.....

(A suivre)

AUX TIMBROPHILES

Monsieur Henri Lionas, boîte de poste 957, à Montréal, Canada, désire échanger des timbres du Canada pour des timbres des autres pays.